

—Je n'ai pas à réfléchir, monsieur, mon parti est pris. Je resterais ce que je suis.

—Ce n'est pas votre dernier mot et nous nous reverrons, à bientôt.

Dans une autre rencontre, l'entêté d'Espignac se montra plus pressant.

—Eh bien, ma belle, vous avez réfléchi sans doute ? Justement ce soir j'ai à souper Bartholdi, un connaisseur, un grand musicien, et la Rosmondo de l'Opéra, vous serez des nôtres et vous pourrez vous faire entendre.

—Merçi mille fois, monsieur le marquis, mais c'est impossible.

—Pourquoi ?

—J'ai juré... répondit-elle avec embarras.

—Quoi ? fit d'Espignac avec vivacité, vous avez juré de me désespérer. Dites plutôt que j'arrive trop tard, que votre cœur n'est plus libre.

—Mais si... c'est-à-dire que mon cœur est plus libre que jamais parce qu'il s'est fermé à tout attachement.

—A d'autres !...

—C'est ainsi.

Alors avec une aigreur impertinente :

—Depuis quand me prenez-vous pour un imbécile ? Je sais depuis longtemps que je n'ai pas le bonheur de vous plaire, mais à cela nationne, gardez votre cœur, il n'est pas essentiel à ce que je veux de vous.

—Monsieur, pour quoi me prenez vous ?

—Pour la plus charmante fille si vous le voulez.

—Je ne le veux pas, monsieur, laissez moi.

—Voyons, pas de coup de tête. Toute fille en ce monde a sa petite ambition. Laquelle as-tu et que je puisse satisfaire ? Parle.

—Monsieur, je suis attendue à l'hôtel. Adieu.

Enfin dans un dernier entretien en plein air près du Palais-Royal, un soir qu'elle portait une lettre à Ratiboule, le d'Espignac lui dit :

—Tu sauras, petite, que, lorsque je me suis mis en tête quelque chose, il faut que j'y arrive.

Elle poursuivit son chemin sans répliquer, il la suivit en ajoutant :

—Tu sais que je t'aime, comme un fou ; je n'en veux pas mourir, et tu seras à moi.

Même silence de la part de Fanchette qui doubla le pas fort effrayée. En ce temps, nul n'eût osé prendre parti pour une fille du peuple contre un gentilhomme. Il l'eût écrasée sous sa voiture, on n'eût rien dit.

D'Espignac continua :

—Ne fais pas tant la fière. Un marquis vaut mieux qu'un vilain comme Saint Laurent, un grec, un escroc.

La colère lui monta à la tête.

—Saint-Laurent le grec valait toujours mieux que vous, dit-elle.

—Ah ! vraiment ; comment donc cela ?

Fanchette repartit :

—Il n'a pas assassiné son père.

—Ah ! prends garde ! s'écria le paricide.

Heureusement elle n'était plus loin de l'hôtel de Fulda, elle lui échappa. Mais depuis cette aventure elle tremblait de sortir, même en plein jour, par exemple pour aller chez le procureur Aulus, rue de la Monnaie. Elle envoya plusieurs fois chercher un fiacre, mais l'impatience ou la difficulté d'en trouver à temps l'y fit

renoncer. Cependant elle ne pouvait refuser de sortir et encore moins expliquer le danger qu'elle courait. Elle vivait donc dans des trances perpétuelles. Ce sombre et vindicatif d'Espignac ne l'oublierait pas. Quelle serait sa vengeance ? Qu'allait-il faire d'elle, grand Dieu ! Personne pour la défendre, personne pour une femme ne pouvait donc se passer de protecteur ! Où fuir ? Il y avait le couvent ; mais il fallait une dot. Si elle demandait à Emmeline de la faire entrer comme converse ou servante dans une maison religieuse ? Elle le fit,

—Ah ! ça... es-tu si malheureuse chez moi ?

—Oh ! non, mademoiselle, ne croyez pas cela. Vous êtes si bonne et je vous aime tant.

—Mais enfin c'est étrange !

Fanchette se cacha le visage pour pleurer et ne répondit que la moitié de la vérité :

—Je voudrais être hors du monde.

Emmelino se dit : "Elle devient folle ; c'est qu'apparemment elle a quelque amour en tête."

La belle résuscitée, comme toutes les personnes qui ont subi de dures épreuves, commençait à raisonner les élan de son cœur. Elle correspondait avec Imbert, mais sans en départir d'une stricte réserve, et sans même donner à son zèle un mot d'encouragement. Lasse d'être mêlée aux plus tragiques aventures, elle avait peur de tout ce qui ressemblait à un lien, à un engagement. Le monde lui apparaissait semé de pièges. Son procès languissait et ne lui donnait que peu d'espoir. Les preuves, nous l'avons dit, étaient trouvées insuffisantes pour établir l'identité des restes humains trouvés à la barrière Saint-Laurent. Elle eût voulu n'y plus penser quand elle reçut de son procureur maître Aulus l'avis que l'on va lire.

MADemoiselle,

"Vous savez le peu d'espoir que je fondeis sur la funèbre trouvaille faite à la Courtille, mais le mystère qui semblait impénétrable s'est éclairci, et cet éclaircissement (je m'empresse de lui en rendre hommage) est dû à M. Ratiboule. Il y a deux jours le docteur m'écrivait :

"J'ai reçu de mademoiselle de Fulda, pour être examinés, un certain nombre de papiers d'affaires, ayant appartenu à son oncle. Parmi ces papiers se trouvait la note d'un dentiste, le sieur Engel, demeurant rue Montmartre, 42. Je fus frappé tout d'abord de l'importance de ce document. Le sieur Engel réclame à M. le comte de Fulda une certaine somme pour soins donnés à sa bouche et entre autres pour la pose de trois dents artificielles en ivoire maintenus par de petits orochets d'or, soit la dent canine du côté gauche pour la mâchoire supérieure, et pour la mâchoire inférieure de deux dents incisives ; enfin il porte également en tête le plombage métallique d'une molaire de la mâchoire inférieure.

"Cette note est une pièce authentique ; elle porte un timbre à l'encre bleue : "ENGEL, dentiste de monseigneur le prince de Conti." Elle est signée de la main d'Engel et d'ailleurs il est probable que celui-ci existe encore.

"Nous tenons donc les preuves désirées, ajoute le docteur, elles me paraissent suffisantes et irrécusables. Mais je n'ai pas vu le squelette et je ne puis le voir. Veuillez donc, ohor monsieur Aulus, examiner les mâchoires du squelette ; si, comme je l'espère, elles sont intactes, vous reconnaîtrez sans peine les dents artificielles, et la dent plombée. Enfin, si mes prévisions se justifient, je tiens la note d'Engel à votre disposition."

"Plein d'admiration pour la perspicacité du docteur Rati-